Le Soir
PANORAMA

LES CHOSES DE LA VIE

Si Abderrazak ne mangera pas son couscous

D'un pas pressé, l'homme avait parcouru quatre à cinq kilomètres avant de s'arrêter sous un arbre : un eucalyptus centenaire perdu au milieu d'un champ écrasé par le soleil revêche d'un janvier qui ressemblait, à s'y méprendre, aux mois des printemps oubliés. L'ombre généreuse de l'arbre donnait à ce lieu l'air d'une terrasse dominant la vallée qui courait vers les piémonts de l'imposante montagne. Les rayons d'un soleil omniprésent léchaient une terre généreuse, abondamment arrosée ces dernières semaines ; çà et là, l'ocre des champs fraîchement labourés jouait avec le vert des près gardés en jachère. La terre respirait, et cet air si pur, à peine imbibé des effluves de l'humus, l'homme en emplissait ses poumons en grands volumes et cela l'aidait à récupérer après une si longue course. Il semblait blessé à la main et avait le visage rouge de sang.

De loin, l'aboiement d'un chien signala à l'inconnu l'existence d'un douar qui, visiblement, était encore endormi… Pourtant, on se lève tôt à la campagne et cela intrigua davantage le marcheur. Il fit quelques efforts et parcourut encore un kilomètre avant de tomber sur les restes d'une maisonnée en flammes. Un gosse de quatre années se tenait au milieu des pierres noircies par la fumée. Il avait le regard perdu et tenait à la main une vieille poupée en chiffon qui semblait également avoir souffert de l'incendie. Soudain, son regard fut attiré par quatre corps qui gisaient près d'un bassin. Le spectacle était insupportable : les cadavres étaient sans tête ! Horrible scène sortie tout droit d'un film d'épouvante ! L'aboiement du chien ne s'était pas arrêté. L'animal semblait vouloir montrer au visiteur quelque chose qui se trouvait près d'un vieux tracteur dont la carcasse trônait à droite de la fermette. Et là, ce fut l'horreur complète : les têtes avaient été traînées par le chien qui ne comprenait plus rien à la folie des hommes.

L'inconnu était plongé dans son cauchemar lorsque le bruit d'un camion crapahutant sur la piste attira son attention. L'engin s'approchait et il put distinguer une dizaine d'hommes à son bord. Lorsqu'il stationna en bout de piste, près du bassin, l'homme courut tout droit vers les nouveaux venus. Il avait les yeux sortis de leurs orbites, la langue pendue, le visage livide et ensanglantée et ses cheveux étaient dressés comme s'il avait vu le diable en personne ! Les Patriotes, arrivés en renfort, le prirent en charge et il reçut les premiers soins. La blessure au visage n'était pas bien grave mais celle qu'il avait à la main semblait beaucoup plus sérieuse.

«Tu viens d'où ? demanda le chef du groupe

- Je viens du douar mitoyen. Ils sont aussi passés chez nous ! Mais ils n'ont pas fait un pareil carnage. Ils ont pris de la semoule, du café, de l'huile et de l'argent puis ils sont partis.

- Et ta blessure ?

- J'étais affolé. J'ai entendu beaucoup d'histoires sur les massacres perpétrés par les terroristes. Je m'étais caché dans une grange et tous mes membres tremblaient, mes dents claquaient et, lorsqu'ils pénétrèrent dans l'étable, je fus glacé de peur…

- Pourtant, ils n'ont tué personne chez vous là-bas !

- Oui, c'est parce que nous avions deux ou trois gars qui les renseignaient très bien sur les mouvements de la gendarmerie et des Patriotes. C'était un douar acquis.

- Et toi ?

- Moi, je suis un enseignant et j'ai enfreint à plusieurs reprises les ordres du GIA, notamment lors de la dernière rentrée scolaire qu'ils nous demandaient de boycotter.

- Tu ne l'as pas fait ?

- Non ! Mais la plus courageuse, c'était Dalal ! Les terroristes lui en voulaient terriblement car elle refusait de porter le hidjab. Ils l'auraient tuée si le hasard n'avait pas voulu qu'elle se déplaçât ce jour-là en ville pour rendre visite à sa tante malade !

- Et qui t'a causé ces blessures ?

- Dans ma folle course vers la survie, je suis tombé plusieurs fois. Eux, ils ne m'auraient pas blessé. C'était l'égorgement pur et simple…»

Le gars fut emmené dans le camion. On ramassa les quatre têtes et les corps qu'on recouvrit d'une vieille couverture. On fit monter le bébé à l'avant et le chien à l'arrière et l'engin démarra comme il était venu : dans un nuage de poussière qui fit toussoter le chef du groupe. Ce dernier interrogea à nouveau l'inconnu :

«Nous devons t'emmener à la gendarmerie. Ce sont les règles d'usage. Tu as une carte d'identité ?

- Je n'ai pas eu le temps d'emmener quoi que ce soit avec moi. J'étais en train de sortir les bêtes lorsque le groupe terroriste fit son entrée dans le douar. J'eus juste le temps de m'engouffrer dans la grange…

- Nous devons savoir avec précision qui tu es ! Et ces collaborateurs des terroristes, tu les connais ? Ce sont des gars de ta tribu !»

L'inconnu balbutia et cela irrita le chef qui fut pris d'une colère soudaine. Après tout, l'homme pouvait mentir. S'il disait vrai, il devait nécessairement livrer les noms de ces soutiens du terrorisme qui écoperaient de quelques années de prison. Ces personnes étaient de sa tribu et même s'il ne savait rien d'eux auparavant, il les aurait certainement vus en train d'aider les terroristes ou de leur parler…

L'homme était intraitable. Il ne connaissait pas ces gars et tout ce qu'il disait à propos de leur collaboration, il le tenait de la rumeur locale. Le chef du groupe lui conseilla vivement de dire la vérité sinon on saura le faire parler. Il pleura, hurla qu'il ne connaissait pas ces soutiens, qu'il n'avait rien à voir avec les terroristes, cela ne fit qu'attiser la colère du Patriote en chef. Décision fut prise de changer de destination et de se diriger vers le douar épargné par les terroristes. Il n'était pas dit que leurs crimes resteraient impunis et on en saura certainement davantage sur place.

Au village, Meriem et sa fille préparaient le couscous au mouton du vendredi, plat préféré d'Abderrezak, chef des Patriotes. Meriem y mettait tout son amour car elle adorait cet homme affable qui ne lui avait jamais dit un mot déplacé et qui lui offrait tout ce qu'elle désirait sans rechigner. Mécanicien, il partageait son temps entre son garage et sa maison quand il n'allait pas en mission dans les montagnes environnantes à la recherche d'un gibier spécial. Il avait aussi les gardes au village et les rondes de nuit. C'était sa destinée : il avait pris les armes contre l'occupant français dans les années cinquante et se retrouvait, quatre décennies plus tard, à refaire la même chose pour s'opposer à la domination des Afghans, talibans et autres groupes armés qui avaient pour objectif de transformer la république en émirat.

Meriem avait souvent peur en entendant les informations sur les télévisions étrangères : tous les jours, les terroristes massacraient à travers tout le pays. Leurs cibles préférées étaient les militaires, les policiers et les éléments de l'auto-défense. Plusieurs fois, elle fut réveillée en pleine nuit par des rafales de fusil automatique. En regardant la place vide d'Abderrazak sur le grand lit à baldaquins d'un autre âge, elle tressaillit en priant Dieu d'épargner son mari. Mais pourquoi donc faisait-il cela à soixante-dix années ? «C'est pour l'Algérie, disait-il. Pour l'honneur de ce peuple… C'est notre destin ! Tu crois que ça me fait plaisir de quitter la chaleur du foyer familial par des froids sibériens ?»

Dans le camion, l'inconnu continuait d'irriter le chef du groupe en refusant d'admettre qu'il connaissait les espions des terroristes ! Quand le véhicule s'approcha du douar, personne ne pouvait imaginer qu'il y avait encore une centaine de terroristes dans les lieux. Armés jusqu'aux dents, ils avaient vu venir le camion de loin.

Par Maâmar FARAH
maamarfarah20@yahoo.fr

Au premier «Allah ou Akbar» qui retentit du fourré, Abderrazak comprit qu'il avait fait une grosse bêtise en s'engageant aussi loin sans une couverture militaire appropriée… L'attaque fut brève et meurtrière. Les Patriotes qui respiraient encore furent achevés au couteau.

La tête de l'inconnu fut tranchée purement et simplement. Le chien s'en était approché et continuait à se poser des questions sur la folie des hommes. Le bébé avait reçu une balle en pleine tête et sa poupée en chiffon était toujours serrée contre lui. A la maison, le couscous était prêt. Meriem saisit le téléphone et appela son mari. De longues sonneries dans le vide. Sur un buisson ensanglanté, le vieux Nokia de Si Abderrazak composait un autre hymne à la gloire des martyrs de la grande Révolution des années 90. Ils furent des dizaines de milliers de Patriotes à donner leurs vies pour nous, pour vous…

M. F.

Le Soir sur Internet :
http:www.lesoirdalgerie.com
E-mail : info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Entre deux retours, ils reviennent !

Par Hakim Laâlam

laalamh@yahoo.fr
laalamhakim@hotmail.com
hlaalam@gmail.com

Aïcha Kadhafi va quitter l'Algérie pour l'Afrique du Sud. Je tiens à exprimer ici même toute ma compassion, toute ma solidarité humanitaire et mes encouragements les plus sincères…

… aux Sud-Africains !

Attention ! Faut pas croire ! Tous les ministres ne mentent pas. Et ceux qui mentent, ne le font pas tout le temps. Il leur arrive des fois de dire la vérité. Et ces moments-là, fort rares, je vous le concède, sont à goûter, à apprécier pour ce qu'ils sont, des segments d'extase, des minutes de bonheur humain. Là, il y a quelques heures à peine, j'ai eu le privilège d'apprécier l'un de ces moments si rares. J'en suis encore aujourd'hui tout chose ! Un ministre de la République, publiquement, sans se cacher derrière le paravent de l'obligation de réserve, de l'anonymat ou du «off the record» nous a gratifié d'un grand moment de vérité pure, de paroles vraies, de promesses vérifiables et très certainement tenables. Temmar, l'homme qui a ce formidable pouvoir de lancer 99 réformes de l'industrie en une seule journée, et encore, les jours pairs, car les jours impairs, il lui est arrivé de dépasser la barre des 100 réformes quotidiennes, cet homme donc a déclaré devant les journalistes : «je reviendrai» Oui ! Vous avez bien lu. D'ailleurs, cette déclaration barrait toute la Une du *Soir d'Algérie* dans son édition d'hier. Je reviendrai ! Quelle honnêteté ! Quelle probité ! Quelle droiture ! Des paroles qui sonnent vrai, qui suintent la promesse à tenir et qui sera tenue. Jamais, je crois, je n'ai autant cru un ministre que cette fois-ci avec ce «je reviendrai !» de Si Hamid. Ô ! Pour sûr qu'il reviendra ! Je n'ai jamais douté que Temmar allait revenir à un poste dont il a déjà lui-même taillé le costume en précisant «un portefeuille ministériel plus lourd». Je ne suis pas à franchement parler un spécialiste de la pesée des postes ministériels, mais je le crois aisément ce cher Temmar lorsqu'il promet de revenir dans un ministère plus important que celui qu'il occupe actuellement. Pourquoi suis-je aussi enclin à le croire ? Parce qu'ils reviennent toujours, les bougres ! C'est d'ailleurs la seule promesse qu'ils ont réussi à tenir jusque-là, celle de revenir tout le temps, comme des Highlander, comme des fantômes traversant les âges, comme des ères traînant des boulets qu'ils font crisser pour mieux assourdir nos oreilles déjà meurtries et assombrir notre avenir. Oui ! Ils ont cette capacité surhumaine de revenir tout le temps. Toi, le quidam, quand tu pars, c'est définitif. Lui, le ministre, lorsqu'il part, faut pas regarder la porte par laquelle il est sorti. Surtout pas. Car dans ton dos, il revient par une porte encore plus grande. Par un portail. Des fois, ils se contente de revenir par une fenêtre, voir un vasistas. L'essentiel étant pour ces revenants permanents de revenir, Bark ! Alors, oui ! Bon retour Hamid. Avant même ton départ ! Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.